

CHAPITRE II

Affaires et société :

La pédagogie marchande

Les marchands florentins de la fin du 14^e siècle entretiennent avec Dieu des rapports quasi commerciaux. Ils laissent ainsi entrevoir la part importante et originale qu'occupent les affaires dans leur vision du monde.

Or le commerce et l'industrie ne se conçoivent à Florence, vers les années 1400, que dans le cadre de la société : société urbaine (*civitas*) et société familiale (*gens*).

D'abord, les compagnies ont leur siège à Florence et les marchands ne quittent que rarement leur cité¹⁸⁷. Ils y font leurs affaires depuis leur cabinet. Ils y parcourent le *cursus honorum*, qui tout à la fois les rapproche et les distingue de leurs concitoyens. Même si la mort les surprend hors des murs, ils se font enterrer à Florence¹⁸⁸. Comme le dit Y. Renouard en parodiant Amiel, la cité est leur état d'âme¹⁸⁹.

D'autre part, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, le sens de la famille est une passion proprement marchande et florentine¹⁹⁰. Les *mercatores* de la cité du florin conçoivent les affaires dans le cadre de la *gente*. Leurs sociétés ont pour base de recrutement la cellule familiale, groupement naturel d'individus ayant des intérêts communs et éprouvant une confiance mutuelle. Aussi bien la compagnie porte-t-elle le nom de la famille dirigeante — *Alberti nuovi* par exemple — et sa marque commerciale est souvent la reproduction des armes familiales. A. Saporì cite ainsi le lion des Acciaiuoli, les losanges des Bardi et les trois poires des Peruzzi¹⁹¹.

H. Baron montre dans ses travaux que le sentiment de patrie (réduit au plan de l'État-Cité) est particulièrement vif à Florence durant les années 1370-1440 et qu'il s'exprime dans l'idéal de *libertas* ¹⁹². Son analyse se fonde essentiellement sur les écrits des humanistes et des historiens du temps. Nous allons nous efforcer de la compléter et de la nuancer grâce à des documents bruts ou moins élaborés : *ricordanze*, correspondances et mémoires des hommes d'affaires.

La notion et le terme de *libertà* apparaissent à de fréquentes reprises sous la plume des mémorialistes marchands. Envoyé en ambassade auprès de Ladislas de Naples, Jacopo Salviati ¹⁹⁴ définit sa mission comme une enquête sur les intentions hégémoniques de ce prince et sur l'ampleur du danger qu'elles présentent pour Florence : « E l'effetto della commissione fu, che per lo nostro popolo s'havea dubbio, che esso con le sue brigate non havebbe intentione di voler passare verso Toscana, et che così essendo, per salvare i nostri terreni et la nostra libertà ci sarebbe di bisogno provvedere a farci forti » ¹⁹⁴. Dans cette phrase s'affirme la volonté des citoyens florentins (c'est-à-dire des marchands) de résister coûte que coûte à la poussée napolitaine. Surtout, les notions de *libertas* et d'indépendance territoriale apparaissent étroitement liées, résultant d'un commun effort des *cittadini*. Aussi, lorsque Ladislas augmente sa pression sur la Toscane et fait passer Lucques et Pérouse dans l'orbite napolitaine, Jacopo Salviati souligne-t-il la détermination de ses compatriotes à s'unir pour vaincre : « [Parlammo] tutti noi molto altamente in dimostrarli la nostra unità in mantenimento della nostra libertà, et ancora la potenza del nostro popolo quando egli è unito » ¹⁹⁵.

Sans prononcer le terme de *libertà*, certains correspondants florentins de Datini établis en Espagne, faisant allusion à la pénétration du duc de Vertus en Toscane, montrent combien l'indépendance de leur cité et l'idéal démocratique leur tiennent à cœur : « Da Livorno abbiamo come Lucha era chorsa per Pagholo Ghuinigi, non sappiamo com'è, se amico del nostro comune : Dio vogla quel traditore del Conte non se la bechi. Genova ongni dì mutono signoria : son diventati stanchi schorere tutto di quella terra : quando arano asai fatto, saranno sotto la Bisc[i]a. Dio provegha per la nostra città : che molto siamo acerchiati di nimici » ¹⁹⁶.

Ainsi, contrairement à ce que l'on a voulu dire, l'idéal de *libertas* n'est pas un *topos*, un lieu commun cher aux humanistes ¹⁹⁷. Traditionnel à Florence, déjà attesté vers le milieu du *Trecento* par Giovanni Villani ¹⁹⁸, il est particulièrement ressenti par les hommes d'affaires et les intellectuels florentins durant les années où leur cité lutte pour

le maintien de son indépendance et de la démocratie dans une Péninsule qui glisse vers la tyrannie. Les épreuves subies et les dangers courus par les *mercatores* renforcent leur sentiment patriotique, qui se manifeste dans de nombreuses lettres inédites. Ainsi Tommaso Alberti, fils du Giannozzo de la *Famiglia*, écrit de Venise à Matteo di Simone Strozzi : « Molti travagli à auto per lo passato chotesta nostra patria, ma pure si vede ora che lle chose si riduchanno a buon termine, di che si vole ri'graziare Idio e preghallo che lle chose di bene in meglio passino »¹⁹⁹. Et de même Raimondo Manelli écrit d'Arezzo au même Matteo pour le remercier des nouvelles qu'il lui a adressées et l'inviter à contribuer davantage encore à l'information politique et civique de ses concitoyens : « Ti fo risposta ringraziandoti della pena ài messo al sodisfare i mie' dubi e dimostra così fare a' mie' pari, che non intendono simili materie tra per scarsità [loro concessa] dalla natura e per non esser lor noto l'... della materia. Pur s'è fieno [huomini] su' quali è di bisogno fondare il perno d'amore, fede e carità della patria »²⁰⁰.

Dans cette lettre s'exprime le sentiment aigu des devoirs incombant au citoyen-citoyen (*citadino*). Pour les hommes d'affaires florentins de la fin du Moyen Âge, la *civitas* n'est pas seulement un état d'âme : c'est un idéal. Leur appartenance à la cité ne leur procure pas seulement un sentiment de sécurité (dû à la vie en communauté derrière les murailles) et d'orgueil (par rapport au plat-pays, au *contado*²⁰¹), elle ravive encore leur sens de la citoyenneté. Au vrai, les *mercatores* se sentent *cives florentini*.

Aussi bien manifestent-ils nettement dans leurs correspondances et leurs *ricordi* la conscience qu'ils ont acquise de l'importance des magistratures. Podestat de Castelflorentino de la fin de 1430 au début de 1431, Benedetto di Piero degli Strozzi expose dans deux lettres inédites ses soucis de chef militaire et de magistrat suprême de l'une des places florentines les plus importantes : « Arei caro parlassi con Felice Brancacci e con Bartolomeo Ridolfi e dicessi loro ch'io ò scritto a l'ufficio loro i bisogni di qui (e così scrissi a' di passati) e che né da loro né da loro ufficio ebbi mai risposta. Il castello è debole di sito e di mura e sono le mura in tre luoghora in terra. Nota ch'aci huomini, arme no' ci à nessuna, però quello poco c'era è a Volterra. Ò fatto conto degli huomini ci sono : non sono 3 cc ; che è d'aver certo questo castello non lo guarderebbono 1000 huominj. Priegha loro c'abiano l'occhio e che ci mandino loro commessaro a provvedere, però che questo castello, se non è altrimenti guernito, si perderebbe alla prima giunta »²⁰².

« Io ti scripsi ne' di passati del bisogno di questo luogho e che ne fussi con alcuno de' Dieci, e simile scripsi a' Dieci per duo lettere quanto

era di bisogno. Sono state verba ad Correnthios. Ànnomi risposto faccia acconciare. Io sono qui come un fattore senza danari e sono sollecitato faccia questi huomini ubidischano di quello possono, cioè delle persone. Ma qui bisogna del legniam e non ce n'è, se non d'alcuno cittadino, o degli grossi non vogliono si tagli, e io non ò balia da poterlo fare. Questi huomini sono poveri, non lo possono comperare e non sarebbe possibile a questo Comune comperare quello ci bisonogna, siché vedi come si può fortificare la terra... Io farò quanto fia possibile, pur nondimanco ti priegho sia con alcuno de' Dieci e prieghagli ci mandino uno intendente che provegghi al bisogno della terra. Vorrei tu mandassi per lo mio famiglia l'arme li mandai a chiedere e che m'acatassi una giornea e ma'dassimela acciò possa fare il bisogno del Comune e honor mio » ²⁰³.

En ces termes, Benedetto Strozzi exprime ses préoccupations quotidiennes de magistrat. Il s'efforce de remplir au mieux sa mission et prétend contraindre le gouvernement central à l'aider. Il se soucie du bonheur de ses administrés et confond de façon remarquable le bien de l'État et son honneur propre.

Fort de son expérience personnelle, Gino di Neri Capponi représente à ses fils les principes généraux qui doivent animer l'action des chefs politiques de la République florentine. Il écrit successivement : « Notre Commune se maintiendra tant qu'en son sein elle ne laissera aucun individu, aucune famille ni faction surpasser la Seigneurie » ²⁰⁴ ; « les hommes sages eurent l'intuition, avant de procéder à l'acquisition de Pise, que la puissance et la réputation des citoyens au pouvoir auraient à en souffrir ; mais les promoteurs de cette opération ne songèrent qu'au bien général » ²⁰⁵.

Souci du bien public (*universale*), mépris des intérêts individuels (*particulare*) et respect des lois considérées comme le fondement de la cité et la garantie de sa conservation, animent plus explicitement encore les conseils que prodigue, dans une lettre inédite, Antonio degli Alessandri à Simone Strozzi nouvellement élu prieur. On ne peut s'empêcher de penser que le *mercator* est influencé par les traités de morale politique de Cicéron. « Sono cierto che l'opere tue fieno giuste, temperate e ragionevoli e che arai buono riguardo al buono stato di chotesta città e al mantenimento della libertà, pospogniando ogni chomodità propria e, benché io sapi e' non ti bisogni sopra ciò confortare, pure per bene della patria io te ne voglio confortare e pregare quanto m'è possibile » ²⁰⁶.

Selon le même esprit, Giovanni Rucellai fait le portrait idéal du magistrat : dévoué au service de tous ainsi qu'au maintien de la paix,

se réalisant lui-même grâce à sa participation à la vie publique et atteignant par là à la vertu, au bonheur et à la gloire : « Je répète, écrit-il, que l'exercice du gouvernement est chose digne et louable et que celui qui désire siéger parmi les prieurs pour diriger les affaires publiques, non pas par ambition, ni à son profit, ni pour le plaisir de l'emporter sur les autres, mais avec justice et prudence et la faveur des bons citoyens, non pas avec le désir de commander, ni pour être supérieur aux autres, ni pour les surpasser, celui-là est un véritable citoyen. Car le bon citoyen désire le bien général, aime la paix, l'égalité, l'honnêteté, l'humilité, la fraternité, la tranquillité de la cité tout entière, jouit de ses occupations personnelles, méprise l'avidité et les désirs effrénés, s'efforce de réaliser la concorde chez lui et davantage encore dans sa patrie » ²⁰⁷.

A dire vrai, les propos que nous venons de citer jurent avec le ton général, plus familier, du *Zibaldone*. Les idées et le langage sont directement issus du *Trattato del Governo della Famiglia*, attribué à Agnolo Pandolfini, traité qui eut une grande diffusion parmi les marchands au milieu du Quattrocento ²⁰⁸. Mais l'acceptation par Rucellai de conceptions qui ne lui appartiennent pas en propre et son intention avérée de les proposer à la lecture et à la méditation de ses descendants sont significatifs de son adhésion sincère à l'idéal de vie en société (*vita civile*) qu'ébauchent les humanistes ses contemporains.

Ce nouvel idéal de *socialitas* que Rucellai fait sien, et avant lui les hommes d'affaires florentins des années 1375-1434, cet idéal s'exprime sur un mode mineur à travers l'esprit de famille, qui anime quotidiennement, nous l'avons dit, les propos des marchands écrivains et paraît se renforcer à la fin du 14^e siècle.

Certes, le sens de la *gente* semble d'abord traduire une tentation de repliement des *mercatores* sur eux-mêmes. Giovanni Rucellai n'a pas besoin de citer ses « auteurs » pour exprimer son angoisse devant l'engagement politique ²⁰⁹. Ce faisant, il retrouve naturellement le *sermo cotidianus* des *ricordanze*. Et de même Goro Dati ²¹⁰, Giovanni di Pagolo Morelli ²¹¹, Paolo da Certaldo ²¹², ou Francesco Datini ²¹³. Parmi tous ces hommes, les uns s'efforcent d'échapper à une fiscalité qu'ils jugent trop lourde ²¹⁴, d'autres ne veulent pas assumer les charges du pouvoir, certains autres abandonnent leur cité durant les épidémies de peste ²¹⁵. Aussi bien les nombreuses et terribles manifestations de ce fléau, qui se succèdent à intervalles proches et réguliers à partir de 1348, sont-elles sans nul doute un facteur important de la naissance et du développement de l'esprit individualiste, de même que la concurrence exacerbée qui oppose les marchands de la fin du Trecento et la méfiance consécutive qu'ils éprouvent pour leurs confrères ²¹⁶.

Cependant, à son niveau de cellule humaine fondamentale, la *gente* n'est pas une négation de la cité. Bien au contraire, la vie de famille apparaît comme une première ébauche de la vie politique (vie dans la *polis*). La participation active à la communauté familiale contribue au développement et au renforcement du sens politique des marchands.

D'ailleurs, lors du renouvellement bimestriel de la Seigneurie, les chroniqueurs citent les noms des nouveaux magistrats, puis ils font l'exposé de leurs faits et gestes : histoire de la cité et histoire des grandes familles florentines se mêlent étroitement. Semblablement, les « prioristes » dressent une sorte de tableau d'honneur des familles gouvernementales.

Sur un plan plus élevé, le sens de la *gente* et le sens de l'État se fondent dans la *Cronica* de Pitti ²¹⁷, dans les *Ricordi* de Morelli ²¹⁸ et de Salviati. Ce dernier, par exemple, entreprend le récit de ses propres actions et de celles de ses parents en fonction de leur participation aux événements politiques de leur époque. Enfin, ce n'est certainement pas par un simple subterfuge que Goro Dati expose l'histoire de Florence sous l'angle de la conversation domestique ²¹⁹.

En définitive, pour les hommes d'affaires florentins de la fin du Trecento comme pour Leon Battista Alberti — ce descendant de marchands ²²⁰ —, la vie de famille est l'apprentissage de la communication entre les hommes, des échanges et du vouloir commun qui font la *res publica* ²²¹. Entreprenant la rédaction de ses *Ricordi* un siècle après nos marchands, Guichardin traduit clairement leurs conceptions de la famille et de l'État lorsqu'il écrit : « Come quello che desidero due cose al mondo più che alcuna altra : l'una la esaltazione perpetua di questa città e della libertà sua ; l'altra la gloria di casa nostra, non solo vivendo io, ma im perpetuo, a Dio piaccia conservare e accrescere l'una e l'altra » ²²².

Dans son testament, Alessandra degli Strozzi interdit que la maison familiale sorte de sa famille soit par vente soit par location : « Item, la detta Testatore vietò espressamente e non volle che la sua casa di Firenze sopradetta colle sua appartenenze tutte, potessi in alcuno modo in perpetuo vendere, alienare o a lungo tempo che passi anni cinque allogare, eziandio se facessi per più allogagioni, perché volle la detta casa sempre e per tutti e tempi in perpetuo essere nella sua famiglia per abitazione e ricettacolo de' suoi figli e discendenti per linea masculina e di sesso masculino » ²²³. On le voit : le patrimoine, l'un des soucis les plus pressants des hommes d'affaires florentins de la fin du Trecento et de la première moitié du Quattrocento ²²⁴ est un autre motif animateur du sens de la *gens*.

D'ailleurs, c'est l'esprit de famille à lui seul qui inspire toute la correspondance échangée par Alessandra avec ses fils exilés à Naples et Bruges. Demeurée à Florence, Alessandra s'efforce de maintenir dans sa cité, dans la maison de ses aïeux, le centre de la famille brisée et dispersée par la disgrâce politique. Après la « diaspora » de 1435, elle tente sans cesse de reconstituer la cellule familiale autour d'elle et de Florence, axe idéal de la « gente Strozza ». Dans cette intention elle achète des maisons et des terres et elle recherche dans la cité des épouses pour ses fils. Chacune de ses lettres est un cri de passion familiale, soit qu'elle insiste sur les liens indestructibles qui rattachent les frères séparés ²²⁵, soit qu'elle épanche sa douleur à l'occasion de la mort de l'un des siens ²²⁶, soit encore qu'elle dise sa joie à la pensée de revoir un instant l'un de ses fils ²²⁷.

Mais, dira-t-on, Alessandra est femme et elle témoigne d'une sensibilité toute particulière. N'avons-nous pas vu pourtant qu'un Giovanni di Pagolo Morelli partage sa passion de la famille, son amour des enfants ²²⁸ ? Aussi bien le livre de *ricordanze*, dont tout marchand entreprend la rédaction quand il atteint sa majorité, est-il le meilleur témoignage de son sens aigu de la *gente*. Car, dans ce registre, le *mercator* florentin considère sa famille tout à la fois en fonction du passé et du présent et en vue de l'avenir. A l'intention de ses successeurs, il dresse minutieusement la liste de ses ancêtres et relate les naissances, les mariages et les décès qui eurent lieu avant lui et sont célébrés de son vivant. Au début de sa *Cronica*, Velluti définit nettement l'esprit du genre. Il écrit : « Con ciò sia cosa che l'uomo desideri di sapere di sua condizione, e de' suoi passati, e come i parentadi sono stati, e' beni acquistati, e molte volte perciò si schifino di molti danari e fuggansi di molti errori, impertanto io Donato iudice, figliuolo che fui di Lamberto di Filippo di Bonaccorso di Piero di Berto de' Velluti, trovandomi di più tempo che alcuno di nostra casa, a perpetua memoria de' miei discendenti e degli altri di casa Velluti, e d'ogni altra persona, considerando che ogni uomo è mortale... mi pensai di fare ricordanza e memoria di ciò che intorno a la detta materia è udito da mio padre e que' che sono stati più antichi di me, e è veduto per certi libri o altre scritture » ²²⁹.

Toutes les préoccupations de Velluti ont pour thème commun le sens de l'écoulement du temps. Son livre veut remédier à la précarité de la vie humaine et contribuer à l'immortalité de la *gens*. De même qu'Alessandra désire que sa demeure reste *in perpetuo* en possession de ses descendants, de même Velluti souhaite que ses *ricordi* perpétuent sa famille. Comme le dira clairement Matteo Palmieri, ce marchand

humaniste ²³⁰, la famille et la cité confèrent l'éternité aux mortels ²³¹. Plus modestement, Alessandra Strozzi rappelle à l'un de ses fils que les mariages font durer éternellement les patrimoines et que les familles sont une succession durable de générations ²³².

En somme, sources de joies et de douleurs profondément humaines, moyens d'atteindre à la pérennité, raisons de vivre et d'agir du *mercator* florentin du Bas Moyen Age, famille et cité sont également un état d'âme et un idéal. Elles fondent une pédagogie et une éthique, qu'inspire et anime un idéal de *civilitas*.

Les principes de la pédagogie marchande ne sont pas présentés dans des traités exprès par leurs auteurs. Ils ressortent de réflexions qu'il faut relever au fil des pages des *ricordi* et des lignes des correspondances.

L'un des traits les plus originaux de la pédagogie marchande du Trecento finissant et des premières années du Quattrocento, c'est la prise de conscience — encore confuse — de l'originalité et de l'autonomie de l'enfance. Nous l'avons vu : les *mercatores* ne considèrent pas l'existence terrestre *sub specie aeternitatis* mais *sub specie mundi*. Aussi ont-ils tendance à accorder valeur à tous les moments de la vie humaine. Corrélativement, les marchands pédagogues ne se méfient pas systématiquement des enfants. Ils font confiance à leur naturel mais ne les considèrent pas pour cela comme des adultes avant l'âge.

Morelli, par exemple, croit fermement que le jeune enfant et l'adolescent sont naturellement pourvus de bonnes dispositions. Évoquant les premières années de son père, abandonné aux soins d'une nourrice du *contado* par des parents âgés et tout préoccupés par la *ragione di mercatura* ²³³, Giovanni di Pagolo note que l'enfant n'en démontra pas moins un excellent naturel. Il écrit : « Dovea avere Pagolo dieci o dodici anni, pensa, sendo istato sempre in villa, o la maggiore parte del tempo, quello che dovea essere : poco meglio d'un lavoratore ! Ma la natura per se medesima gentile si trae sempre alle virtù » ²³⁴. Commentant ce passage, V. Branca rappelle l'expression de Dante : « E' gentilezza dovunque è vertute » ²³⁵, écho des théories stilnovistes, sinon même scolastiques. Mais *gentile* et *gentilezza* n'ont pas le même sens dans la langue du *stil novo* et dans la langue bourgeoise. Pour Morelli, la *gentilezza* est une vertu purement humaine, dépourvue de toute signification chrétienne. Quant aux *virtù*, ce sont avant tout des qualités sociales ²³⁶.

Soucieux des problèmes spécifiques de l'enfance, les marchands pédagogues se penchent sur les questions d'éducation des jeunes enfants. Dès 1360 environ, Paolo da Certaldo conseille de prendre grand soin

des nouveaux nés et de surveiller leur santé et leur nourriture. Ses propos ne doivent rien à des écrits antécédents ²³⁷. Certes, l'auteur du *Libro di buoni costumi* ne va pas jusqu'à proclamer que la mère doit allaiter elle-même son enfant ; mais il insiste longuement sur le choix d'une nourrice ²³⁹. « S'il vous advient d'avoir des enfants, écrit-il, un ou plusieurs, prenez bien garde de les confier à une bonne nourrice, qui soit sage de nature, de bonnes mœurs et honnête, et qu'elle ne soit ni buveuse ni ivrogne » ²³⁹. Les explications prodiguées par Paolo font sourire. Ne dit-il pas que le lait apporte en quelque sorte à l'enfant les vices et les vertus de sa nourrice et que les enfants nourris au lait de brebis ou d'ânesse deviennent de vraies bêtes ²⁴⁰ ? Mais ces propos quelque peu naïfs procèdent d'un véritable humanisme. Car le moraliste ne veut pas que les enfants tiennent de la bête ; il désire qu'ils deviennent parfaitement hommes, c'est-à-dire dotés de raison.

Le motif profond de l'intérêt que les *mercatores* portent aux enfants réside, à n'en pas douter, dans l'importance capitale qu'ils accordent, comme nous l'avons vu, aux sentiments familiaux. Avec les pédagogues marchands, ces sentiments fondent une méthode.

Paolo da Certaldo place l'affection pour les enfants juste après l'amour de l'âme et des parents, avant ceux du conjoint et des amis ²⁴¹. Il affirme en outre que toutes ces affections contribuent à réaliser ceux qui les éprouvent. Sans elles, dit-il, « non è huomo perfetto né diritto » ²⁴². Selon le même esprit, Morelli insiste sur le rôle déterminant que les parents doivent jouer dans l'éducation de leurs enfants ²⁴³. Il affirme que la mère, quelque grands que puissent être ses défauts, est indispensable à ses enfants ²⁴⁴. Puis il définit le rôle essentiel du père de famille, qui doit diriger et orienter toute la formation de ses fils ²⁴⁵. Il rappelle « les bons principes que sans cesse et à toute occasion ils recevront de lui grâce à ses mises en garde contre les vices et à son enseignement des vertus ; puis les bons principes qu'ils recevront... à propos des moindres déboires ou d'autres occasions, comme il en arrive chaque jour, car il leur montrera par le raisonnement et l'exemple comment ces choses peuvent arriver et le remède à y apporter et pourvoiera aux inconvénients qui pourraient en résulter » ²⁴⁶.

On le voit : les relations entre le père (ou le maître) et l'enfant se fondent sur l'amour et la compréhension. Elles ne sont plus ni âpres ni rigides comme elles le furent au Moyen Âge. Paolo da Certaldo écrit : « Aime ton maître, crains-le et respecte-le autant que tu peux » ²⁴⁷. Mais Morelli va plus loin, qui évoque « l'amour et l'affection du père envers ses enfants, qui sont infinis » ²⁴⁸.

Demeuré proche des méthodes médiévales, Paolo ne renonce pas au fouet et aux verges, qui furent couramment employés durant le 13^e et le 14^e siècles. Alléguant le proverbe « qui aime bien châtie bien », il recommande à son lecteur de corriger durement les jeunes enfants. Par contre, il dispense les adolescents de la *ferza* et de la *verga*. Car il fait confiance à leur raison pour les ramener sur le chemin de la vertu. Il écrit : « L'homme qui ne corrige pas son fils ne l'aime pas. Aussi, si tu as des enfants corrige-les sans cesse et avertis-les modérément et en proportion de leur faute. Car je veux que tu saches bien que qui ne corrige pas son fils ne l'aime pas et lui donne l'occasion de mal finir. Cette règle ne convient pas pour l'éducation des jeunes enfants, mais pour celle des hommes et des adolescents, qui ne relèvent pas du châtiment propre aux enfants, c'est-à-dire de celui que l'on pratique avec le fouet et les verges » ²⁴⁹.

En 1456, *ferza* et *verga* sont encore employées par les marchands aux dépens des jeunes gens dont ils dirigent l'apprentissage. Dans une lettre inédite, Carlo degli Strozzi écrit en effet à un jeune homme de son âge pour lui reprocher d'avoir quitté un patron trop sévère et lui proposer en modèle sa propre résistance sous les coups et les injures de son maître : « Se non ài trovato per quale parte volevi partire, dovevi stare tanto trovassi qualche altro avviamento, che non si potessi dire fussi cacciato, nonostante non fusse vero. Ché, come sai, si dice... ti fu dato licentia senza che tu la chiedessi, e pensa che, testè, quando uno arà par le mani di torti, dirà : — Con chi è stato, e perché s'è partito ? Ma per te medesimo sa' che la brighata dice piuttosto mal che bene. E non credere ti scriva questo per altro se non perché consideri quello ài facto, e che, se me n'avessi avisato, forse non l'aresti facto. Quello mi dici : t'avisi quanto è del facto mio : sappi ch'io non mi sono anchora partito dal..., e questo benché Carlo s'adira mecho. E' stato per tre mesi non mi favella, se non minacciandomi di darmi delle busse e di cacciarmi. Sicché, pertanto, sono restato, ché non voglio avere a gridare con lui per nessuno modo. E se non si muta d'openione, come arò imparato l'abacho, cercho d'andarmene a cerchare mia ventura » ²⁵⁰.

Certes, Carlo se résigne, mais on devine qu'il critique intérieurement cette excessive et inutile sévérité. Quant à Morelli, il élève dans ses *Ricordi* une énergique protestation contre la brutalité de certaines méthodes pédagogiques. Il compte au nombre de ses malheurs la *passione* qu'il supporta sous les coups de ses maîtres ²⁵¹. Il témoigne une grande admiration pour la résistance que son père opposa à des pédagogues trop brutaux. « S'il avait reçu des coups de son maître, écrit-il, aussitôt il s'en allait et ne voulait plus revenir avec lui. Et

c'est pourquoi il changea souvent d'école de sa propre initiative. Avec certains, il faisait un accord et exigeait la promesse de ne pas être battu. Si elle était tenue, il restait ; dans le cas contraire, il s'en allait » ²⁵². L'anecdote n'a pas qu'une valeur pittoresque. Dans l'esprit de Morelli, Pagolo est une sorte de héros du renouveau pédagogique, qui revendique avec cinquante ans d'avance un changement radical des méthodes d'éducation.

Ailleurs, l'auteur des *Ricordi* affirme expressément que les coups sont contraires au développement harmonieux de l'enfant et qu'ils nuisent à sa liberté ²⁵³. Corrélativement, il se fait à lui-même le reproche de ne pas avoir su reconnaître les heureuses dispositions de son fils aîné et de s'être éloigné de lui à cause de sa rigueur et de ses exigences excessives. « Tu l'aimais, se dit-il, et jamais tu ne le rendis heureux en lui manifestant ton amour. Tu ne le traitas jamais comme un fils mais toujours comme un étranger. Tu ne voulus jamais lui accorder une heure de repos. Tu ne lui montras jamais un visage souriant. Tu ne l'embrassas jamais une fois pour lui faire plaisir. Tu le tourmentas au magasin en lui donnant des coups fréquents et cruels » ²⁵⁴.

Morelli compose ses *Ricordi* au début du 15^e siècle. Parmi les hommes d'affaires de son temps, il apparaît comme un novateur. Mais il laisse entendre que les méthodes pédagogiques tendent à s'adoucir, lorsqu'il note que durant sa jeunesse l'autorité du maître était beaucoup plus âpre ²⁵⁵. Vers 1450, son point de vue semble partagé par un grand nombre de *mercatores*. Ainsi Marco Parenti écrit à Filippo Strozzi pour lui recommander la plus grande douceur à l'égard de son propre frère. « Matteo, écrit-il, me paraît doté d'un bon caractère, aimable et intelligent, il me semble apprendre très vite et, naturellement et volontairement, il penche plus volontiers vers la vertu que vers le vice. Aussi je pense qu'il te sera aisé de l'élever, à condition que tu prennes la bonne voie et la bonne méthode... Aussi prends bien garde de ne pas l'accabler d'injures et de coups, car tu pourrais le contrarier et le faire mal réussir. Je crois au contraire que par la douceur tu obtiendras de lui plus que tu ne peux désirer et qu'il satisfera pleinement tes désirs » ²⁵⁶.

En fonction de leur préoccupation de ne pas user de la contrainte et de respecter la personnalité des enfants, les marchands pédagogues recommandent aux pères de famille de tenir compte des aptitudes et des goûts de leurs fils pour leur choisir un métier. Paolo da Certaldo écrit déjà : « Si vous avez plusieurs enfants, donnez leur plusieurs métiers, et pas le même à tous, car ils ne peuvent avoir tous les mêmes dispositions. Demandez à chacun en particulier quel métier il veut

embrasser et faites-le lui apprendre et il réussira mieux que si vous lui en imposez un à votre goût » ²⁵⁷.

Le deuxième principe de la pédagogie selon les hommes d'affaires est de susciter le libre développement des capacités proprement humaines de l'enfant. Les méthodes préconisées par les marchands « moralistes » ne sont pas fixées par des cadres abstraits et des formules toutes faites. Leur enseignement s'efforce d'être clair. Paolo da Certaldo écrit de façon originale : « Quand tu enseignes ou éduques des enfants, donne leur un bon enseignement, c'est-à-dire enseigne bien et clairement afin d'être compris » ²⁵⁸.

Pour faire un homme de son fils, le *mercator* se préoccupe d'abord de lui donner une solide formation morale. Il veut développer sa volonté, dont il pense qu'elle est capable de vaincre tous les vices et toutes les paresseuses. Morelli écrit par exemple : « Iscaccia da te i vizi per ogni modo e via, non gli seguitare, fa loro forza... Se dalla natura ti fusson appresentati, iscacciali da te e fa loro forza, fa il contradio di quello ti dice l'animo tuo tristo, isforzalo, e con questo il vincerai » ²⁵⁹. Les mêmes termes : *scaccia, sforza, vinci*, reviennent sous la plume de notre marchand à propos des études : « A tutti altri tempi studia : prendilo con diletto, sievi sollecito, vinci te medesimo, isforzati quanto puoi d'apparare » ²⁶⁰.

La pratique des sports, que Morelli recommande en complément aux études, tient à cette même préoccupation de ne pas laisser l'enfant perdre le goût de l'effort. Notre marchand désire que l'adolescent s'exerce sans cesse et que sans cesse il développe sa volonté. Il lui conseille de pratiquer le saut, la course, l'escrime et la lutte, et « d'autres jeux semblables qui rendent adroit et conviennent aux jeunes gens » ²⁶¹.

Nous venons de le voir : selon Morelli, le père doit former son fils « par le raisonnement et par l'exemple » ²⁶². Comme cela est naturel chez des praticiens, l'expérience tient une large place dans la pédagogie des hommes d'affaires. Rédigeant son *Libro* peu après les krachs des années 1340-1350, à une époque où les marchands florentins rappellent leurs enfants auprès d'eux — on songe à Boccace —, Paolo da Certaldo se refuse à laisser voyager ses enfants de par le monde. Morelli au contraire conseille à ses descendants de visiter les pays étrangers afin de parfaire leurs connaissances théoriques et pratiques ainsi que de multiplier les contacts avec les hommes. Il écrit en ce sens : « Encore (vers dix-huit ans environ), si tu peux le faire avec profit et honneur, cherche, en voyageant pour affaires, à voir un peu le monde, visiter les cités étrangères et observer les mœurs, les gouvernements et les

coutumes des différents pays. Si cela t'agrée, fais-le deux ou trois ans. De cette façon, tu deviendras expert et avisé en toutes choses et plus sage, et tu sauras parler en société, tu seras mieux considéré et tu auras une meilleure position » ²⁶³.

Se faire *isperto e pratico* (expert et avisé) afin d'être *intendente* : tel est le troisième grand principe de la pédagogie marchande. Pour Morelli comme pour ses confrères, l'expérience résultant des échanges, des colloques avec les autres, est indispensable à la formation des adolescents.

Au reste, les rapports entre le père et l'enfant sont eux-mêmes placés sous l'angle de la communication. Le père de famille enseigne à son fils ce que lui ont appris ses propres expériences et, ce faisant, il lui apprend à se faire *faber fortunae*. Entre autres conseils, il lui donne celui de fréquenter les enfants ou les adolescents de son âge, de son quartier et de son milieu : « Qu'il fréquente ses voisins et spécialement ceux dont l'amitié peut lui être profitable, c'est-à-dire les enfants de son âge » ²⁶⁴. Mais ces relations entre les enfants ne sont pas que « mondaines » ; elles sont échange, apprentissage de la vie en société. Aussi bien Morelli recommande-t-il encore aux jeunes hommes de se former au contact des *mercatores* sages et avisés, en conversant avec eux et en les imitant dans toutes leurs actions. « Fais également en sorte, écrit-il, de fréquenter et de gagner l'amitié d'un ou de plusieurs hommes de valeur, sages, âgés et sans vices. Observe-les dans leur façon de faire, dans les écoles, les conseils, dans l'ordonnancement de leur famille et de leurs affaires ; imite-les, copie-les et efforce-toi de leur ressembler. Fais en sorte de les avoir toujours présents à l'esprit et, quand tu fais quelque chose, reflète-toi en eux » ²⁶⁵.

On le voit : l'éducation selon les marchands n'est pas que morale, elle est politique au plein sens du terme. Car elle a pour fin ultime de développer chez le jeune *mercator* les vertus de civilité et de sociabilité. Soucieux du moindre détail pratique, Morelli prodigue parfois des conseils qui paraissent naïfs. Il recommande à son fils de faire publiquement la cour à une jeune fille ²⁶⁶, d'étudier la musique, le chant, la danse, qui sont, comme on le dit vulgairement, des arts de société ²⁶⁷. Il lui conseille de fréquenter les réunions mondaines, bals, noces et banquets, ainsi que d'inviter parfois ses amis à dîner ²⁶⁸. Mis à part leur aspect anecdotique, ces « exercices » ont pour but de développer les vertus du parfait citadin-citoyen, qui doit être *cortese*, *costumato* et *gentile*. Ils tendent à chasser la timidité, l'avarice et la grossièreté, vices qui empêchent les échanges entre les hommes. Le but ultime d'un Morelli consiste bien à développer chez l'enfant et chez l'adolescent le sens de l'urbanité entendue comme art de communiquer avec les autres.

Dans la pensée de l'auteur des *Ricordi*, ce sens de la *socialitas* débouche sur une conception nouvelle de la culture. Le marchand la considère non pas comme se suffisant à elle-même, mais comme un moyen efficace de promouvoir et de développer les contacts, les rencontres avec tous les hommes, aussi éloignés qu'ils puissent être dans le temps et l'espace. Pour le milieu et l'époque de Morelli, cette opinion apparaît révolutionnaire.

Après avoir conseillé à ses lecteurs d'entretenir des relations étroites et assidues avec leurs contemporains, Giovanni leur propose de poursuivre ce colloque avec les hommes du passé, proches et lointains. Selon notre « moraliste », chronique et histoire — qui sont une sorte de dialogue avec les ancêtres et les héros nationaux — permettent aux jeunes marchands de connaître le passé de leur cité et d'en tirer de précieux enseignements pour le présent et le futur. « Tu entendras [de la bouche de ton père], écrit-il, les événements qu'a vécus ta cité, certains avis exprimés par des hommes de grande valeur, certaines mesures qui furent prises, utiles et profitables, et d'autres qui s'avérèrent nuisibles et honteuses ; et dans ses récits, pour t'informer, il t'enseignera beaucoup de choses du passé qu'il aura vues ou entendues ou bien encore lues dans les livres des Romains ou d'autres poètes et de bons écrivains » ²⁶⁹.

Ainsi, pour Morelli la pratique des « auteurs » ne fait qu'un avec la conversation et l'expérience. Elle les prolonge et les achève. Traitant dans une autre page de ses *Ricordi* de l'étude des écrivains anciens, Giovanni écrit encore : « Et, de même que tu peux prendre exemple sur un homme vivant, de même, ou à peu près, tu peux prendre exemple sur un valeureux Romain ou tel autre écrivain que tu auras étudié. Mais il n'est pas possible de retirer de ceux-ci autant de choses que de ceux que l'on voit directement, et particulièrement en notre domaine propre, plus terre à terre que ne le sont les grands faits de Rome. A moins que tu n'atteignes à une haute position, auquel cas je te conseilerais de ressembler à nos ancêtres les Romains de l'antiquité, dont nous descendons par essence et dont nous devrions démontrer que nous descendons également par la substance et les vertus » ²⁷⁰.

Aux conseils nouveaux se mêlent encore soit des idées anciennes, soit des pensées proprement mercantiles, telle la conception de l'infériorité de l'époque contemporaine par rapport à l'antiquité (c'est l'allégorie médiévale du nain monté sur les épaules du géant) et le sentiment de la supériorité de l'expérience sur la culture. Mais cette dernière idée tient au fait que Morelli se maintient sur le plan des préoccupations quotidiennes des hommes d'affaires et ne s'élève point — soit par inca-

pacité, soit de propos délibéré — jusqu'aux visions générales des moralistes et des philosophes. Malgré tout, Giovanni di Pagolo affirme de façon nouvelle pour un marchand que la pratique des auteurs anciens enseigne la vertu et surtout qu'elle est indispensable au magistrat, lequel est justement chargé de diriger la cité et d'organiser le colloque harmonieux des citoyens.

Dans une autre page de ses *Mémoires*, Morelli dépasse nettement ces restrictions et pose explicitement le problème de la culture antique :

« Une fois que tu auras quitté l'école, fais en sorte, chaque jour durant une heure au moins, d'étudier Virgile, Boèce, Sénèque, ou d'autres auteurs comme à l'école. Il s'ensuivra pour toi de grands progrès dans ton esprit. En analysant les enseignements des auteurs tu connaîtras la voie à suivre durant ta vie afin d'assurer le salut de ton âme et de ton corps. Et, bien que cela doive t'apparaître dur et malaisé durant tes jeunes années, lorsque tu atteindras à la maturité et que ton intelligence commencera à goûter la raison des choses et la douceur de la science, tu en éprouveras autant de plaisir, de joie, de réconfort que de tout ce que tu possèdes. Tu n'apprécieras pas autant la richesse, les enfants, et toutes les positions les plus élevées et prééminentes, que la science et le sentiment que tu éprouveras de te sentir homme et non pas animal... Tu auras à ta disposition tous les grands hommes. Tu pourras rester dans ton cabinet avec Virgile tout le temps qu'il te plaira et jamais il ne te dira non et il répondra à tes questions, te conseillera et te prodiguera son enseignement sans la moindre dépense ou autre obligation et t'ôtera mélancolies et chagrins et te procurera plaisir et réconfort. Tu pourras passer des heures avec Boèce, Dante et les autres poètes, avec Cicéron qui t'enseignera à parler parfaitement, avec Aristote qui t'apprendra la philosophie : tu connaîtras la raison des choses et si tu ne sais pas tout, au moins chacune de tes moindres connaissances te procurera un très grand plaisir. Tu demeureras avec les saints Prophètes des Saintes Écritures, tu liras et étudieras la Bible, tu connaîtras les grandes et saintes actions que Notre Seigneur réalisa par l'intermédiaire de ces saints Prophètes, tu seras pleinement informé sur la foi et la venue du Fils de Dieu, tu éprouveras un grand réconfort en ton âme, une grande allégresse et douceur, tu mépriseras le monde, tu n'éprouveras aucun chagrin quoi qu'il arrive, tu connaîtras les voies du salut. En somme, la science t'éduquera et te formera si parfaitement qu'il ne convient pas d'en dire plus, car toute autre chose serait inutile »²⁷¹.

La plupart des critiques réduisent à plaisir la portée de ces propos de Morelli²⁷². Certes, Giovanni di Pagolo, comme sous l'effet d'un remords

tardif, consacre ses dernières phrases à recommander l'étude de la Bible et des écrivains mystiques en tant qu'enseignant le mépris du monde. Il conseille aussi de chercher dans la lecture des auteurs anciens tout à la fois un divertissement et un refuge contre les coups du sort. En outre, il montre quelque naïveté, révélatrice de son esprit de lucre, lorsqu'il dit que la culture est d'un bon rapport tout en étant peu coûteuse. Aussi bien emploie-t-il alors une expression qui vient tout droit des livres de *ricordanze* ²⁷³.

Mais il n'en reste pas moins que, dans une page non méditée mais écrite au fil de la plume, Morelli dépasse nettement ces points faibles. Il va au delà de cet autre passage des *Ricordi* où il admettait l'existence d'une coupure et d'une disproportion entre l'antiquité et son temps. D'abord, il affirme à nouveau et plus nettement, que la culture doit être entendue comme un dialogue avec les anciens. Il estime que le marchand peut avoir des questions à poser à Virgile et Sénèque, de même qu'à Dante, et des enseignements à en attendre.

Quoi que l'on fasse, l'idée du dialogue entre lecteur et écrivain ancien apparaît chez Morelli avant d'être approfondie et ennoblie par Machiavel dans sa lettre fameuse à Francesco Vettori. Peut-on pour cela en attribuer la paternité au *mercator* ? La chose est moins que certaine. Car l'idée est « dans l'air » à l'époque de Morelli. Bernardin de Sienne la développe dans un sermon qu'il prononce à Florence en 1425, soit quatre ans après que Giovanni eut mis un point final à ses *Mémoires* et quinze ans environ après qu'il eut écrit le passage qui nous intéresse ²⁷⁴. Or, commentant les propos du prédicateur siennois, E. Garin reconnaît qu'il existe un lien entre saint Bernardin et Machiavel ²⁷⁵. Aussi ne peut-on nier qu'il y a, au même titre, une sorte de parenté spirituelle entre l'intuition de Morelli et les conceptions du secrétaire de la République florentine.

Mieux encore, le dialogue que notre marchand veut établir avec la science des anciens a pour motif essentiel le désir d'apprendre, de connaître le pourquoi du monde et ses lois et de situer ainsi l'homme dans l'univers. Comme il le dit à deux reprises, Morelli veut savoir la « ragione delle cose », même s'il croit, de façon encore médiévale, que cette connaissance est bornée par la faiblesse des sens et de l'entendement humains. Enfin, Giovanni di Pagolo reconnaît — inconsciemment peut-être — qu'il existe une ligne de continuité entre les trois grandes périodes de l'histoire des hommes, antique, biblique et chrétienne. Cette large philosophie de l'histoire ne serait pas désavouée par Dante ni par les humanistes.

La comparaison entre les intuitions des marchands et les conceptions des humanistes s'est imposée dès maintenant à nous sous l'effet des exigences inhérentes aux écrits des hommes d'affaires. Aussi bien les coïncidences entre les préoccupations des marchands et celles des nouveaux intellectuels s'avèrent-elles frappantes dans le domaine pédagogique.

Certes, plusieurs aspects de la pédagogie selon les marchands ne sont ni révolutionnaires ni même originaux. D'abord, nous l'avons vu, Paolo da Certaldo — outre qu'il est fidèle à l'usage de la *ferza* et de la *verga* — se méfie des contacts trop étendus et trop larges avec le monde et les hommes. Il refuse de laisser partir ses fils pour les cités et les pays lointains. Il préfère que l'expérience des adolescents soit limitée plutôt que de les exposer aux tentations et, accessoirement, de devoir dépenser inutilement de l'argent. « Si tu peux rester dans ta cité, écrit-il, ne désire pas aller chez les autres, car c'est très risqué et très coûteux d'aller à travers le monde et c'est une vie mauvaise. Aussi garde-t-en le plus que tu peux » ²⁷⁶. Pire : notre homme craint que l'éloignement ne rende les adolescents étrangers à leurs parents et à leur patrie. Il pense que la splendeur des pays d'outre-monts et des cours étrangères — françaises en particulier ²⁷⁷ — peuvent les « aliéner », c'est-à-dire leur faire oublier les coutumes de leur milieu. « Ne va pas dire, écrit-il, je vais l'envoyer en France durant sa jeunesse et là-bas il grandira et s'élèvera et apprendra le commerce français ; car, lorsqu'il aura trente ans environ et rentrera à Florence, il ne sera jamais un bon chef d'entreprise ni un marchand aussi habile et avisé qu'il ne le fut en France, parce qu'il a été élevé et a grandi dans ce pays, s'y est fait de nombreux amis et demeure sans cesse en France par la pensée. Et, à toute difficulté qu'il rencontre à Florence, il répète : cela ne m'arriverait pas si j'étais en France. Et il en va de même pour les autres pays » ²⁷⁸.

En outre, Paolo da Certaldo, pour parler encore de lui, n'a pas de grandes ambitions culturelles. Sans doute les controverses sur la poésie, animées par son voisin Giovanni di Boccaccio, ne sont-elles pas parvenues jusqu'à ses oreilles ²⁷⁹. Car, fidèle aux vieux principes des bons bourgeois du Moyen Âge, il refuse à ses filles le droit d'apprendre à lire, à moins qu'elles ne veuillent entrer au couvent. « Si tu as une fille, écrit-il, fais-lui apprendre à coudre et non pas à lire, car il ne convient pas bien à une femme de savoir lire, à moins que tu ne veuilles la mettre au couvent » ²⁸⁰. En somme, et de façon apparemment paradoxale, Pagolo estime que la culture ne convient qu'aux femmes qui doivent fuir le monde.

Au contraire, Morelli se plaît à relever les connaissances et les capacités intellectuelles de ses parentes. Comme nous le verrons, savoir lire et écrire n'est plus le privilège des hommes dans la société bourgeoise florentine de la fin du 14^e siècle ²⁸¹.

Surtout, Paolo da Certaldo et Morelli lui-même (dont certains propos sont peut-être tirés du *Facetus* ²⁸²), réduisent la portée de leurs préceptes pédagogiques en fonction de la raison de commerce et de l'appétit de lucre. Leur but n'est pas tant de former des intellectuels ou des hommes vertueux que de faire d'excellents marchands. Si Paolo recommande aux pères de famille de laisser à leurs fils le libre choix d'un métier, il n'envisage pas d'autre profession que l'*arte* ²⁸³. Quant à Morelli, comme le Giannozzo d'Alberti, il se préoccupe d'enseigner la *masserizia* aux enfants. Le défaut d'éducation paternelle lui semble avoir pour effet de faire des enfants de mauvais hommes d'affaires, plus portés à dépenser qu'à s'enrichir. Il écrit par exemple à propos de l'un de ses parents : « Ce fut surtout dans ses mains que diminuèrent les affaires de nos ancêtres ainsi que nos trafics et nos profits. Et cela advint pour cette seule raison qu'il se retrouva riche et orphelin, et qu'il fut poussé à dépenser plus qu'à gagner par ceux qui avaient la charge de son éducation » ²⁸⁴.

Bien que bornés dans leurs ambitions, les marchands pédagogues n'en rompent pas moins très nettement avec les moralistes chrétiens de leur époque, dont Giovanni Dominici, religieux qui fut longtemps en étroit contact avec l'oligarchie ²⁸⁵ et avec Morelli lui-même ²⁸⁶, et qui composa vers 1415, à l'intention des hommes d'affaires, sa *Regola del Governo di cura familiare*.

Comme les *mercatores* florentins, Dominici admet au nombre des buts de l'éducation la formation humaine et politique des enfants. Il recommande en outre de leur laisser le libre choix de leur métier ²⁸⁷. Mais ces deux fins de l'éducation ne viennent, selon lui, qu'en dernier lieu. Elles passent après le culte de Dieu, dont les hommes d'affaires ne parlent qu'accessoirement. « La première chose, dit-il, est de les élever en fonction de Dieu ; la seconde en fonction de leur père et de leur mère ; la troisième en fonction d'eux-mêmes ; la quatrième en fonction de l'État et de l'adversité. A la première se réduisent les trois autres, car sans elle aucune position, ni action, ni parole, ni pensée n'est louable » ²⁸⁸. Quant au choix de la profession, il n'est libre qu'en apparence dans la *Regola*, parce que, d'une part, il doit être fait en fonction de la hiérarchie sociale et, d'autre part, l'*artefice* doit s'insérer dans le corps mystique des croyants et non pas dans la *civitas* terrestre : « Si chacun se tenait à sa place dans le corps mystique des hommes

et si personne n'occupait la place d'autrui, les villes seraient bien gouvernées, le commerce se ferait selon la morale et les arts se développeraient harmonieusement » ²⁸⁹.

En outre, Dominici s'efforce d'apprendre à l'enfant la résignation, la patience et le mépris du monde. Il écrit : « A chaque occasion on dissipera la fausse opinion mondaine selon laquelle les richesses temporelles sont une part du bonheur et il faudra parvenir à cette grande vérité que la pauvreté est une béatitude inconnue » ²⁹⁰. Refus des richesses, affirmation que la pauvreté est le vrai bonheur : ces propos visent directement l'éthique mercantile du profit.

Enfin et surtout, Dominici a une conception radicalement pessimiste de la nature humaine. Sa méthode consiste à détruire systématiquement les mauvais penchants dont il juge qu'ils apparaissent naturellement chez l'enfant. Aussi ses préceptes sont-ils essentiellement négatifs. Ils ont pour but la fuite loin de soi-même, loin du monde et des hommes. « Fais sans cesse en sorte qu'il fuie les poisons qui s'offrent à lui et auxquels le dispose sa nature corrompue et prompte aux iniquités, sous l'effet du péché originel qui est inné en nous » ²⁹¹.

Quoi d'étonnant donc que Dominici, qui critique en passant l'école communale ²⁹², école créée par les marchands ²⁹³, et s'attaque violemment aux méthodes pédagogiques nouvelles ²⁹⁴, recommande, de même qu'Antonin ²⁹⁵, l'usage du fouet afin de former les enfants et les adolescents jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans ? C'est qu'il veut qu'ils apprennent à se résigner, qu'ils purgent et macèrent leur corps et leur esprit : « Comme il faut nécessairement réfréner cet âge qui est disposé au mal et non au bien, il convient de châtier souvent les enfants... Des coups fréquents et violents leur font du bien. De la sorte ils se corrigent et deviennent bons » ²⁹⁶. L'ultime conseil de Dominici, qui est de pousser les enfants à imiter les gestes du prêtre à l'autel, peut surprendre ; mais il montre bien qu'il y a un véritable fossé entre la méthode pédagogique du dominicain et celle des hommes d'affaires. Le religieux pousse l'enfant au mysticisme, les *mercatores* lui apprennent à compter. Celui-là prétend mortifier l'enfant et le corriger, ceux-ci s'efforcent de lui donner des ouvertures sur le monde, de le préparer par la douceur à sa vie d'homme d'affaires, de père de famille et de magistrat.

Ce faisant, les marchands s'expriment comme les humanistes auteurs de traités de pédagogie qui justement fleurissent en grand nombre au début du Quattrocento.

Hommes d'affaires et intellectuels ont en commun la volonté d'éduquer l'enfant en fonction de la *civitas* et non pas de la Jérusalem céleste ²⁹⁷. Pier Paolo Vergerio, entre autres préceptes de son *De ingenuis*

moribus, dit que l'enseignement doit être adapté aux capacités de l'enfant ²⁹⁸ et il donne pour fins à la culture la préparation aux affaires et le divertissement des soucis mondains ²⁹⁹. Dans son *De re uxoria liber* F. Barbaro affirme que le père qui ne se soucie pas de ses fils se rend coupable d'un véritable crime ³⁰⁰. Parmi les préceptes pédagogiques de cet humaniste vénitien se trouve celui de polir les mœurs et le langage de l'enfant, dont il pense que ce sont les véritables signes de sa civilité donc de son humanité ³⁰¹. Maffeo Vegio, enfin, enseigne que les coups et les menaces, loin de profiter à l'éducation, dépriment, abattent et désespèrent les disciples et il prône les avantages de l'école publique, qui lui paraît être la seule école civile ³⁰².

Parmi toutes ces affirmations, rien n'est étranger aux théories d'un Morelli. Cependant les humanistes dépassent le plan pratique sur lequel se situent les marchands. De façon nettement polémique, certains s'attaquent à l'esprit de lucre. Certes, Maffeo Vegio encourage les activités commerciales en tant que fondant le bonheur général et procurant la dignité sociale ³⁰³. Mais Vergerio, au contraire, prétend que l'étude des arts libéraux doit faire de l'enfant un homme libre, soucieux non pas de profits, mais d'honneur et de gloire ³⁰⁴. Quant à Barbaro, qui fut pourtant un grand marchand, lorsqu'il dédicace son livre à un confrère florentin, il lui rappelle que les biens de fortune n'ont de valeur qu'en tant qu'ils doivent être transmis aux descendants ³⁰⁵.

Pédagogues humanistes et marchands parlent des langages différents. Mais ils ne s'opposent pas tant au sujet des principes et des motifs qu'à propos de l'extension de leurs systèmes pédagogiques. Les intellectuels s'élèvent au-dessus du quotidien, auquel les marchands demeurent attachés du fait de leur profession et de leurs préoccupations. Ils dépassent le souci de l'existence entendue comme lutte incessante contre les difficultés matérielles. Ils édifient une éthique. Les *mercatores* se contentent d'ébaucher une *praxis*. Bref, les humanistes développent et prolongent les découvertes des marchands. Ils ne les refusent point.

Inversement, Rucellai reprend directement et fait siens les préceptes de la *Vita civile* de Palmieri ³⁰⁶, tout en y ajoutant l'écho de ses préoccupations mercantiles. Il écrit par exemple : « Lasciategli correre, saltare, fare al pome, alla palla, osservando sempre alcuno termine e debito modo. In questa molto si loda la musica, perché nutrica lo 'ngegno, emenda la boce e fa la pronuntia dolce. Ancora si loda molto l'arismetrica, cioè l'abacho, in detta età, perché fa l'animo alto e pronto a esaminare le cose sottili » ³⁰⁷. Les deux premières phrases de ce passage sont tirées directement de la *Vita civile*, dont Rucellai accepte les conceptions, qu'il propose telles quelles à ses lecteurs. Mais il substitue

ensuite l'enseignement de l'arithmétique commerciale à l'étude de la géométrie — recommandée par Palmieri — parce qu'il la juge une matière trop abstraite et sans utilité directe.

En somme, les coïncidences entre les pédagogies humaniste et marchande résultent d'une même démarche de pensée. Davantage, les hommes d'affaires florentins du début du 15^e siècle lisent assidûment les traités des nouveaux intellectuels. Dans une lettre inédite, le marchand Matteo Castellani exprime la crainte qu'on ne veuille lui dérober le *De re uxoria* que lui a prêté Matteo Strozzi : « Detulit ad me Leonardus quidam licteras tuo nomine obsignatas, quibus vehementer me petebas ut E. Barbari libros *De re uxoria* concederem : quod quidem libenter tua causa fecissem nisi subdubitassem tue ne essent lictere ille. Quare malim nimis tardus in dando quam parum prudens videri. Ita enim mihi quod abste dati cari sunt ii libri ut regnum malim quam illos amittere. Tu, si id ad me fieri voles, scribes iterum, meque de tua manu certiorum efficias. Vale » ³⁰⁸.

Réciproquement, les humanistes n'ignorent pas les préoccupations des hommes d'affaires de la cité du lys. Vergerio se trouve à Florence en 1394. Vegio compose son *De educatione liberorum* à l'intention de Lorenzo de' Medici, frère de Cosme. Mais la preuve la plus frappante de ces rencontres et de ces colloques entre *mercatores* florentins et humanistes est la lettre par laquelle Guarino da Verona, qui enseigne à Florence de 1410 à 1414, dédie sa traduction du *De liberis educandis* de Plutarque à Angelo di Tommaso Corbinelli. Car, dans sa missive, l'humaniste véronais rend hommage au marchand florentin pour le soin qu'il apporte à éduquer lui-même ses enfants. A son intention, il met en valeur, en des termes que Morelli ne pourrait qu'approuver, la grandeur des anciens et leur aptitude exemplaire à diriger à la fois leurs affaires, leur famille et leur cité ³⁰⁹.

En définitive, les humanistes et les marchands pédagogues demandent aux auteurs anciens comme à tous les hommes de leur apprendre à se faire eux-mêmes parfaitement hommes, tant dans leur existence quotidienne, que dans l'éducation de leurs enfants et leur participation à la vie de la *polis*. *Mercatores* et nouveaux intellectuels désirent les uns et les autres que « les hommes d'affaires et les artistes, les juristes, les médecins, les théologiens, les chefs d'État et les prélats, les *condottieri* et les magistrats, tous les citoyens actifs de la cité soient avant tout des hommes, rassemblés par un lien commun, membres d'une *res publica* plus large, capables de se rencontrer sur un plan antérieur à toute division de foi, de profession, d'activité » ³¹⁰.

